

FORMES ET PRATIQUES DE LA MANIPULATION DISCURSIVE

Nina IVANCIU

Département des Langues Romanes et de Communication en Affaires
ASE Bucarest

Historique de la «manipulation»

Certains chercheurs, tel Fabrice d'Almeida (2005), considèrent que le vocable «manipulation» est, dans l'espace socioculturel français, l'héritier de la ruse, s'apparentant à travers le temps à d'autres termes comme «manœuvres», «manigance», «imposture» ou «tromperie». Néanmoins, malgré le grand nombre de variantes qui lui ont été associées (voir aussi «combine» ou «magouille») tout au long de son histoire sous divers registres (familier, argotique, etc.), la «manipulation» reste un point de référence solide, traduisant «globalement une série de procédures et de moyens mis en œuvre pour obtenir le consentement de l'autre.» (d'Almeida, *ibidem*, p. 23)

Les procédures auxquelles on recourt consistent en la **stimulation** des souhaits pulsionnels, habituellement accompagnés de toutes sortes d'illusions et ayant plus de poids que la raison, en le **trucage** du réel, en le **détournement** des savoirs (des connaissances) de leurs sens / de leurs finalités initiales. En fonction des types d'acteurs entraînés dans le jeu communicatif susceptible d'actualiser ces stratagèmes - et bien d'autres, comme la mise en situation d'autrui, favorable à la transformation de la manipulation en auto-manipulation¹ -, mais aussi en fonction des lieux où se déroule ce jeu, on observe une extension du domaine d'action de la manipulation, de la vie quotidienne à la vie professionnelle, sans oublier pour autant ses diverses formes de représentations discursives (philosophiques, psychologiques, littéraires...). Au fond, la manipulation est une technique pour convaincre *sans* réellement argumenter, et elle vise aussi bien les affects, leur conditionnement, que le niveau cognitif auquel elle offre un simulacre d'arguments, ceux-ci étant en fait fallacieux, truqués. (Breton, 2008 : 149)

¹ En vertu de la théorie de l'engagement (voir, par exemple, Bloch et al., 2002), les actes engagent l'individu, et plus celui-ci s'enferme dans une situation, plus il lui est difficile d'en sortir. Sous cet angle, on finit par se piéger soi-même. Les manipulateurs de l'extérieur se font alors l'écho des manipulateurs de la scène psychique personnelle et donnent forme aux fantaisies de la victime potentielle en créant une situation d'engagement où elle se mue en victime réelle puisqu'elle se laisse enfermer dans une spirale du consentement qui lui fait perdre son libre arbitre. (d'Almeida, 2005 : 59)

Lorsque le terme désigne un phénomène de simulation dans le but de tromper une collectivité, il est synonyme de «propagande» dont le discours vise la dimension affective des groupes humains afin d'influencer la pensée, le comportement, y compris les actes de leurs membres sans qu'ils s'en rendent compte. En guise d'exemple, la manipulation de l'information, qualifiée de «désinformation», qui s'appuie sur une information vraie en vue d'«en créer ou en justifier d'autres, farfelues.» (d'Almeida, 2005 : 91)

De nos jours, les méthodes et opérations de manipulation ne sont plus spécifiques à un domaine ou à tel ou tel environnement communicationnel. Généralisées, elles imprègnent presque tous les secteurs de la vie de l'humain, publique (médias, politique, organisations, commerce, sectes, etc.), ou bien privée (interactions intersubjectives, voire intra-subjectives).

Quant au préjudice subi par le «manipulé», il parcourt de règle un «itinéraire» dont les pôles extrêmes sont «nul» et «maximal». Le premier pôle peut être illustré par la publicité des publicitaires¹, le second par le discours de la propagande hitlérienne qui se sert, selon l'analyse de M. Meyer (1993 : 126-128), d'une logique du prédateur - où l'accent tombe sur **vaincre** -, susceptible de dominer la logique de la séduction, focalisée sur **convaincre**.

Le degré de préjudice dépend non seulement des voies qu'emprunte le manipulateur, mais aussi - ce qui est significatif - de la capacité individuelle de renverser le rapport **interne** de forces entre impulsions passionnelles (désir d'unicité, de gloire, de prestige ou de confort à tout prix, etc.) et raison, de se libérer par là de «sous la domination d'interdits de pensée» (Freud, 1995 : 48) pour observer, examiner, trier, peser le pour et le contre... .

Rhétorique du «séducteur» et attitude du «séduit»

Fondement de la communication dans toutes ses dimensions, «du discours à l'écrit, du dessin à l'image, de la pensée individuelle à l'opinion publique» (Messinger, 2006 :15), la manipulation place «la vérité sous séquestre» et revisite les mensonges (*ibidem*, p. 423), quels que soient ses modes de concrétisation. Protéiforme, elle est à repérer à travers un large éventail de manifestations dont la plus familière paraît être la **séduction** individuelle ou collective.

Manipulateur habile du langage, le séducteur construit un discours du **comme si** qui lui permet de naviguer au-delà du réel, voire, parfois, au-delà du possible (identitaire ou matériel), pour flatter l'orgueil du récepteur ou lui prodiguer de grandes promesses en harmonie avec ses souhaits et

¹ Leurs «messages pour des biens de consommation courants qui débouchent sur un achat ne lèsent en rien le client», soutient d'Almeida. (*ibidem*, p. 48)

leurs mirages, tout en taisant sa (ses) véritable(s) intention(s) communicative(s). Le séducteur se fait autre et, à partir de la posture astucieusement jouée, qui l'aide, pense-t-il, à gagner la confiance de «l'étranger», il s'adonne donc à l'éveil des fantasmes archaïques (amour éternel, sécurité absolue, communion, gloire, toute-puissance, luxe...) qui régissent en cachette la vie mentale de ce dernier et auxquels il donne l'espoir d'une satisfaction **immédiate** et **totale**. Le séducteur n'est pas avare de belles paroles et d'irrésistibles offres si elles lui servent à atteindre des finalités **exclusivement** personnelles, sans égards pour les préjudices (affectifs, moraux, cognitifs) qu'il pourrait causer.

Son espoir est réalisé dans la mesure où, rappelons-le, le gouvernail interne de l'auditoire (récepteur du message) appartient aux illusions dérivées des souhaits pulsionnels. Sa lucidité et le sens critique afférent sont si faibles qu'ils ne sont plus capables d'intervenir, de poser des questions sur le non-dit du discours écouté (lu) ou sur le rapport du dit au réel. Sous l'emprise de son propre imaginaire, qu'enflamme les charmantes paroles du manipulateur, la «victime» ne saisit plus ni l'intention inavouée de ce dernier ni la liberté dont elle-même disposerait pour choisir entre l'admission ou le rejet du monde déployé par la «rhétorique-manipulation». (Meyer, 1993 : 28) En fin de compte, la «victime» n'en retient que ce qui convient à son plaisir du moment. Comme le précise M. Meyer: «la vraie question ne se situe pas tant au niveau de l'*ethos*, de la volonté ou non de séduire et de manipuler, que du *pathos*, c'est-à-dire de l'acceptation plus ou moins consciente de cette manipulation.» (*op. cit.*, p. 45)

Dans la plupart des cas, la personne à laquelle s'adresse le séducteur n'est pas consciente des intentions manipulatrices de celui-ci. Elle croit (veut croire) dans les valeurs - fondement du discours écouté (lu), les intérêts inassouvis de ses désirs l'incitant à placer les scénarios qu'on lui présente (propose) dans la catégorie du possible, du probable ou du réel. Dès que ces souhaits anesthésient le jugement personnel, ils régissent sans aucune difficulté le comportement du sujet qui n'arrive plus à questionner ce qu'on affirme ou promet, à trier les arguments avancés, à percevoir la relation, occultée, *moyens-fins* et à agir en conséquence, avec discernement. Pour ce qui est - encore une fois - du discours publicitaire, celui-ci «vise à instaurer une identité tropologique, figurale, entre ce que le produit promet et ce que l'on désire tous être: jeunes, comblés d'amour et de richesse.» (Meyer, 1993 :133) La rhétorique publicitaire annule «tous les problèmes-obstacles qui détourneraient les consommateurs potentiels du produit en question.» (*idem*) Aveuglé par ses propres désirs, qu'éveille une rhétorique publicitaire «qui fait tout aller avec tout» (*ibidem*, p. 135), le consommateur devient facile à tromper, la crédulité se substituant aisément à la crédibilité. Il prend le message du locuteur à la lettre sans (en évitant de) réfléchir sur les intentions sous-jacentes «du bon Samaritain».

Dans ce qui suit, j'essaierai d'illustrer quelques tactiques de la manipulation des affects à partir du *Neveu de Rameau* (D. Diderot), où la scène «du proxénète et de la jeune fille» en particulier, que le Neveu imagine lors de sa conversation avec le Philosophe, suggère à quel point l'action conjuguée des facteurs de l'extérieur et de l'intimité **méconnue** peut transformer le conscient en un «grand manipulé». (Korff Sausse, 2001 : 10)

Manipulation et auto-manipulation

Le Neveu («Lui»), parasite original, attentif aux pratiques du monde hypocrite et corrompu où il vit et où il veut rester, s'efforce de s'y adapter et pour réussir, il se propose de se perfectionner dans l'art du mensonge, y compris de la tromperie de ses protecteurs. Ses relations à autrui dont il attend (espère) le maximum d'avantages, en principal d'ordre matériel, seront donc marquées par une fausseté calculée, à l'image de l'environnement et au profit de ses intérêts immédiats.

Sa seule référence solide, il l'avoue à plusieurs reprises, est la «**loi de l'appétit**» (Buffat, 1991), bien ancrée dans sa nature – qui, par généralisation, devient la nature de n'importe quel homme - et, d'ailleurs, inspiratrice des mœurs de son milieu socioculturel. Cette loi constitue le mobile de sa théorie du **bien** strictement **personnel** qu'il ne cesse de défendre et qui légitime amplement à ses yeux l'instrumentalisation de ses rapports à l'extérieur (à la culture, à l'entourage), tout comme la «rhétorique - manipulation afférente.

Parfois, il est vrai, ses tricheries - qu'il démasque pendant la «confession» faite au Philosophe («Moi») - ne nuisent pas à la «victime». C'est le cas du détournement de la finalité d'un acte de création philosophique ou littéraire. Ainsi, lorsqu'il reprend la fonction socratique, il n'a pas l'intention de conserver le prestige de la *vérité*, que le philosophe grec aborde comme une valeur en soi. Le Neveu la considère un simple moyen, dont l'emploi est en fait assez rare car, selon l'expérience interactionnelle qu'il a acquise:

«On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte; et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère.» (Diderot, 1983 : 88)

Parallèlement, sachant que le mensonge est mieux accueilli que la vérité, le Neveu ne retient de ses lectures littéraires que les pratiques des protagonistes qui excellent dans l'art de la duplicité, sans se soucier du sens moral d'ensemble de l'œuvre en question. La lecture de *L'Avare* ou du *Tartuffe* de Molière, par exemple, est pour lui une bonne occasion de s'instruire sur «tout ce qu'il faut faire, et tout ce qu'il ne faut pas dire» (p. 92), même si ce genre d'approche des pièces va à l'encontre de l'idéologie scripturale de leur auteur. Le Neveu les transforme en des

repères précieux de l'hypocrisie et en profite afin d'agir et de parler «comme il convient».

En plus du discours des philosophes et des moralistes, il exploite la rhétorique de son entourage et, bien sûr, ce qui sort de son «fonds» en matière de techniques de ruse et de séduction (sous la forme, notamment de la flatterie), le bricolage de ces ressources s'avérant «d'une fécondité surprenante», l'avoue-t-il, pour le rôle de comédien qu'il joue auprès de ses «maîtres». Pressé «d'une cruelle faim» (p. 88), le Neveu recourt à tous ces «ingrédients» l'aidant à perfectionner les «positions» (p. 127) qu'il prend devant ceux dont il attend la satisfaction de ses besoins. A noter qu'il confère une place de choix à la «position» de séducteur:

«J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille, à côté de sa mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même de la rendre complice.» (p. 86)

Parmi ses méthodes de séduction figurent les louanges fausses, exagérées, exprimées tout en arborant un «air si pénétré, si vrai», et réservées, par calcul, évidemment, à des personnages influents, qui sont «accoutumés à les entendre» et qui s'en laissent «s' grossièrement imposer» (p.88) parce qu'il leur est plus facile de tolérer un mensonge flatteur qu'une vérité amère. L'un des destinataires des flatteries du Neveu est la «petite Hus», l'actrice dont le portrait qu'il brosse contraste vivement avec ce qu'il dit en public, à son égard:

«[...] la petite Hus [...] qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scène, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui à qui elle parle, et de jouer en dessous, et qui prend elle-même ses grimaces pour de la finesse, son petit trotter pour de la grâce» VS «nous avons la plus belle peau; les plus beaux yeux, le plus joli bec [...] une démarche qui n'est pas légère, mais qui n'est pas non plus aussi gauche qu'on le dit.» (p. 87)

Ce personnage, qui déclare n'offenser personne (p.89), offense en réalité toute une éthique des interactions intersubjectives, pour ne plus mentionner les principes moraux du vrai et du bien commun, et exerce avec succès ses capacités de «charmeur». Exemple est la scène «du proxénète et de la jeune fille» que le Neveu imagine et verbalise devant le Philosophe pour se prouver à lui-même - et/ou prouver en même temps à son interlocuteur - qu'il possède l'habileté à vivre aux dépens des «sots opulents» (p.60):

«Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche, et il n'en tombe pas une pièce sur toi ! Mille petits beaux esprits, sans talent, sans mérite; mille petites créatures, sans charmes; mille plats intrigants, sont bien vêtus, et tu irais tout nu ? Et tu serais imbécile à ce

point ? est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre ? [...] est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de Madame, et porter le billet doux de Monsieur, comme un autre ? est-ce que tu ne saurais pas encourager ce jeune homme à parler à Mademoiselle, et persuader à Mademoiselle de l'écouter, comme un autre ?» (pp. 60-61; italiques rajoutés)

La suite du soliloque se concentre justement sur l'action virtuelle de «persuasion de la demoiselle d'écouter Monsieur», moyen par lequel le Neveu gagnerait de l'argent de la part du commanditaire de cette entreprise. Il se voit en posture d'entremetteur ayant la tâche de transmettre un billet «à la fille d'un de nos bourgeois» (p. 61) et de lui faire consentir à un rendez-vous.

Comment s'y prend-il en vue d'obtenir l'argent convoité ? Initialement, dans son monologue, le Neveu prépare en quelque sorte sa persuasion manipulatoire. En ce sens, il évoque sur le mode interrogatif une tactique supposée efficace, qui consiste à opposer à l'image vestimentaire actuelle de la jeune fille, due à sa pauvreté financière mais imméritée par son corps, une image potentielle, s'harmonisant avec ses qualités corporelles, et réalisable par un changement total d'état matériel:

«[...] est-ce que tu ne saurais pas faire entendre à la fille d'un de nos bourgeois, qu'elle est mal mise; que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles, une robe à la polonaise, lui siérait à ravir? que ces petits pieds-là ne sont pas faits pour marcher dans la rue?» (p. 61)

Le Neveu ne se borne pas à suggérer à son «interlocutrice» que le luxe conviendrait parfaitement à son physique. Lors du processus de son émerveillement, il lui fait miroiter la chance d'*incarner* cette image éblouissante puisqu'il connaît un monsieur, beau et jeune, possédant «un habit galonné d'or, un superbe équipage, six grands laquais» (p. 61), qui, depuis le jour où il l'a vue «en passant», a perdu le boire et le manger», «ne dort plus» et court le risque de mourir. Il est évident que, par sa rhétorique, le manipulateur cherche, d'une part, à éveiller sa soif de richesse et, à la fois, son appétit de parvenir à une position sociale très visible. D'autre part, il tente de flatter l'orgueil de la «bourgeoise»: le fort grossissement de la souffrance de cet amoureux jeune, beau, riche - parfait sous l'angle de l'imaginaire de la jeune fille - a pour objectif de lui laisser entendre jusqu'où peut aller la force de son charme.

Le discours de séduction que le Neveu construit met donc en avant les avantages, très alléchants, pour les souhaits préconscients de la jeune bourgeoise, correspondant, c'est sa conviction, à des appétits universels (soif d'or et de puissance). Afin que ces avantages puissent inciter vraiment

à l'action, il n'évite pas de répondre, au fil de son raisonnement manipulateur, aux éventuelles objections venues du côté de la censure de «l'interlocutrice», s'exprimant à travers la voix de son papa, de sa maman et de son confesseur. Il ne lui est pas difficile de lever les obstacles d'ordre moral qui empêcheraient la jeune fille de suivre ses désirs. Dans la théorie de l'humain que le Neveu a bâtie, la nature (les appétits) a plus de poids que l'artifice, en l'occurrence, les interdits moraux, vus comme une couche superficielle, anachronique, dépourvue de sens, une attitude de façade, un masque; son élimination ne constitue pas un problème:

«**Mais mon papa. – Bon, bon; votre papa ! il s'en fâchera d'abord un peu. – Et maman qui me recommande tant d'être honnête fille ? qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'honneur ? – Vieux propos qui ne signifient rien. – Et mon confesseur ? – Vous ne le verrez plus; ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements; il vous en coûtera quelques livres de sucre et de café. – C'est un homme sévère qui m'a déjà refusé l'absolution, pour la chanson Viens dans ma cellule. – C'est que vous n'aviez rien à lui donner... Mais quand vous lui apparaîtrez en dentelles.**» (p.61; italiques rajoutés)

La dernière phrase évoque la belle promesse de luxe, et l'attraction du monde possible qu'elle esquisse, en quelque sorte magique, est si forte que la jeune fille *ne se soucie plus* de la sévérité de son confesseur. Sa réplique ultérieure réoriente la «discussion» et presse, pour ainsi dire, le séducteur de déployer toutes les merveilles de cet univers de rêve, dont elle sera, c'est une certitude, la première bénéficiaire:

«**J'aurai donc des dentelles ? – Sans doute et de toutes les sortes... en belles boucles de diamants. – J'aurai donc de belles boucles de diamants ? – Oui. – Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants, dans notre boutique ? – Précisément. Dans un bel équipage, avec des chevaux gris pommelés; deux grands laquais, un petit nègre, et le coureur en avant (...). – Au bal ? – Au bal... à l'Opéra, à la Comédie...'** **Déjà le cœur lui tressaillit de joie.**» (p. 61; italiques rajoutés)

Pour l'appâter, le séducteur la transporte discursivement dans un monde d'un rang social supérieur au sien, où elle jouira des mêmes plaisirs que son modèle (la marquise). L'idée l'enthousiasme à tel point qu'elle oublie complètement les impératifs moraux de ses proches. Cédant à la tentation de briller, la jeune bourgeoise prend l'initiative et propose elle-même le lieu de la rencontre «le prince charmant»:

«**Qu'est cela ? – Ce n'est rien. – Il me semble que si. – C'est un billet. – Et pour qui ? – Pour vous, si vous étiez un peu curieuse. – Curieuse,**

je le suis beaucoup. Voyons. ' Elle lit. 'Une entrevue, cela ne se peut. – En allant à la messe. – Maman m'accompagne toujours; mais s'il venait ici, un peu matin; je me lève la première; et je suis au comptoir, avant qu'on soit levé.' » (pp. 61-62; italiques rajoutés)

Par sa rhétorique, le Neveu ne fait qu'encourager les scénarios de l'«émettrice» de son message, dérivant de ses pulsions, inavouées, de luxe, de puissance et de la célébrité corrélative. Une fois débridées, ces pulsions bloquent le travail de la raison, la rendant incapable de détecter ce que dissimulent les propos ravissants du «bienfaiteur», et de s'assurer, finalement, de leur crédibilité. Elles mettent, par voie de conséquence, un signe d'égalité entre image et réel identitaires et conduisent le conscient à agir sous le coup d'une crédulité sans bornes. La jeune fille consent à s'enfuir avec le «monsieur», persuadée qu'il l'emmènera dans un univers absolument féérique, sans prendre en considération le prix à payer en échange. Le lecteur déduit quel sera ce prix (la prostitution) à la fin du récit du Neveu, quand il mentionne la somme reçue pour une entreprise (la transaction sexuelle) qui lui a bien réussi:

«Il vient: il plaît; un beau jour, à la brune, la petite disparaît, et l'on me compte mes deux mille écus... » (p. 62; italiques rajoutés)

La manipulation à laquelle s'exerce le Neveu par cet acte de séduction virtuelle ne signifie pas truquage du réel sur le plan du féérique, la promesse de luxe n'étant pas une tromperie. La tricherie consiste en revanche à passer sous silence le plan **opposé** du même réel, le sordide, désigné par les deux activités complémentaires, le commerce avec le sexe et la prostitution. Comme on l'a déjà remarqué:

*«[...] ce texte juxtapose deux registres **antinomiques**: le féérique et le sordide, l'univers enchanté des boucles de diamant, des équipages colorés, de la comédie et du bal, le monde abject de la prostitution et de la commercialisation du sexe. Encore ne faut-il pas placer toute la réalité du côté du sordide. A la différence de ce qui se passe dans un conte de fées, carrosses et bijoux sont ici réels. Le monde selon Diderot est **à la fois** enchanteur et abject.» (Buffat, 1991 : 42; italiques rajoutés)*

Si Diderot présente le réel comme double, magnifique et horrible, son personnage met entre parenthèses les aspects sales de la situation dans laquelle il entraîne son interlocutrice imaginaire et se focalise sur les aspects éblouissants de la relation avec le prince amoureux d'elle. Il feint lui dévoiler *toute* la vérité, mais il ne lui dit que ce que ses désirs veulent entendre. La jeune fille n'apprendra donc pas ce qui s'est passé dans les «coulisses», où entre le Neveu et l'«amoureux» s'est conclu un accord

ayant pour objet la «vente de son corps». Obéissant au seul principe de plaisir, elle se laisse manipuler, à son insu, par ses propres fantaisies. Dès que celles-ci ont la force d'assoupir sa lucidité et, conséquemment, le questionnement (le jugement) personnel, elles la poussent à croire à un discours excessivement louangeur, l'incitent à décider dans son sens, en dépit des impératifs moraux et, notamment, sans consulter la raison.

Par ailleurs, l'auto-manipulation fonctionne aussi du côté du Neveu. Ce maître dans l'art de manipuler émotions et pensées de l'auditoire n'échappe pas à la naïveté – s'il ne joue pas encore un rôle, celui du naïf - lorsqu'il essaie de justifier son état social de parasite et, corrélativement, son échec musical.

Pressé par le Philosophe d'expliquer son existence ratée, il rejette spontanément la responsabilité de ses insuccès sur les circonstances («De maudites circonstances nous mènent; et nous mènent fort mal» «pp. 126-127), sur sa misère, qui «est une terrible chose» (p. 125), sur l'héritage - «[...] s'appeler Rameau, cela est gênant. Il n'en est pas des talents comme de la noblesse [...]. Il faut avoir hérité de sa fibre. La fibre m'a manqué [...]» (p.124) -, tout en préférant se montrer sous l'angle d'un jouet du destin.

A l'opposé du Neveu, le Philosophe croit que l'homme est non seulement patient mais aussi agent, ayant le pouvoir de choisir seul parmi plusieurs solutions de vie. En conséquence, il lui est impossible de faire siens les arguments tournant autour du fatalisme qu'avance son interlocuteur – trop vite disposé à mettre **tous** les aspects mauvais de son existence au compte des forces qu'il ne peut maîtriser. Comme il assume, dans la dernière partie de l'entretien, le rôle de chercheur de la vérité, le Philosophe essaie de découvrir les côtés trompeurs et contre-productifs de la théorie du déterminisme **absolu** qui, chez le Neveu, semble remplir la fonction d'un bouclier. Il continue donc à le questionner pour le faire sortir du cadrage² (de l'interprétation) dans lequel il s'est enfermé lui-même, afin d'admettre un point de vue différent. Le **recadrage** que le Philosophe développe à son adresse, nourri, rappelons-le, de la croyance en la capacité de l'individu d'être, du moins en partie, l'auteur de ses décisions existentielles, insiste sur les potentialités du Neveu tout en éclairant d'autres options de vie, moins coûteuses et plus efficaces, auxquelles il aurait pu (pourrait encore) recourir. Tant qu'il reste captif de son orgueil et des ruses défensives afférentes, «Lui» n'accepte pas que son échafaudage théorique soit réfutable, que sa valeur explicative reste très superficielle. Mais, dès qu'il s'en détache un tout petit peu, il commence à entrevoir des

² «Le cadre consiste en une modalité de présentation de l'opinion telle qu'elle est susceptible de rencontrer ou de provoquer un accord de l'auditoire: par exemple, insister sur certains aspects favorables à l'opinion et en minorer certains autres qui pourraient avoir un effet contraire constituent un cadrage.» (Breton, 2008 : 147)

causes plus profondes, étroitement liées à sa personnalité, donc plus vraisemblables, de son échec artistique.

La logique du «tout ou rien», la peur du risque ou la loi du moindre effort, en voilà quelques traits de son for intérieur qui ont amplement contribué à l'enfoncer dans la posture de raté. La soif de perfection, par exemple, a bloqué sa chance d'aboutir à un compromis avec lui-même, ce qui l'aurait conduit à réaliser des «choses» plus modestes, mais agréables. Il repousse cette variante raisonnable, que lui suggère le Philosophe – «Il me semble que les talents agréables, même médiocres [...] avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune» (p. 117) -, vu son aversion pour la médiocrité et la fascination qu'exerce sur lui l'idée d'excellence. Et puisqu'il ne se sent pas capable de matérialiser l'extrême rêvé, à savoir la grandeur artistique (la création d'une oeuvre musicale parfaite, géniale), il opte pour l'autre extrême de la condition humaine, l'abjection. Remarquons qu'il ne dissocie pourtant pas l'abjection de sa chère idée d'excellence, même si c'est une excellence à l'envers:

*«J'ai voulu, dit-il au Philosophe, que vous connussiez jusqu'où j'excellais dans mon art; vous arracher l'aveu, que j'étais au moins **original** dans mon avilissement, me placer dans votre tête sur la ligne des **grands** vauriens [...].»* (p. 105; italiques rajoutés)

En outre, le recadrage du Philosophe, qui avait réorienté l'examen des raisons de l'échec social du Neveu, en insistant sur ses propres faiblesses (erreurs), le contraint à reconnaître en quelque sorte la force aussi bien de son goût naturel pour l'oisiveté que de sa crainte de l'échec au cas où il s'engagerait sur la voie des sacrifices matériels:

*«[...] il me faut un bon lit, une bonne table [...] de l'argent, et beaucoup d'autres choses que **je préfère** de devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail.»* (p. 130; italiques rajoutés);

*«MOI [le Philosophe]. – [...] Il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec, et se chercher soi-même. LUI [le Neveu]. – Peut-être; **mais je n'en ai pas le courage**; et puis **sacrifier** son bonheur à un succès incertain.»* (p. 123; italiques rajoutés)

On peut conclure que ce personnage paradoxal, habile à se présenter sous une multitude d'aspects, parfois contradictoires - l'aidant à éviter un étiquetage identitaire tranchant -, est capable de se différencier de ses semblables grâce, entre autres, à son attitude duale face à l'usage qu'il fait du langage. Il le destine à occulter avec désinvolture la vérité et/ou bien à l'afficher, habituellement en fonction de ses intérêts immédiats et du contexte communicatif. Corrélativement, il s'en sert copieusement dans l'élaboration de son éthos discursif comportant de forts accents

manipulateurs, sous la forme de flatteries, séduction, omissions..., qu'il révèle pour la plupart en privé, lors de l'entretien avec le Philosophe.

Comme il est habitué à se composer l'attitude qu'il veut, on peut toutefois se demander si la sincérité dont il fait parade – «c'est la raison de ma sincérité. J'ai voulu que vous connaissiez...» (p.105) (voir à la page antérieure de l'article, la citation complète) - ne serait un autre truc de comédien, espérant par là améliorer son image aux yeux de cet interlocuteur important, lui «arracher l'aveu» qu'il est «au moins original dans» son «avilissement». En tout cas, même si sa sincérité n'est pas feinte, elle n'a pas de valeur intrinsèque; elle joue le rôle d'un moyen, le meilleur, considère-t-il, de parvenir à une fin cette fois-ci d'ordre narcissique: ne pas passer pour un banal vaurien, mais être remarqué et apprécié dans le registre de la grandeur, soit-elle du côté du mal.

Néanmoins, ce n'est pas seulement l'autre qui est la dupe de cet excellent jongleur discursif. Il tombe parfois seul dans le piège de ses jongleries verbales le rendant aveugle à la source plutôt **personnelle** de son destin déplorable (qu'il déplore lui-même), qui ne lui «prescrit» que d'imiter et de «prendre des positions», au lieu de créer et de vivre de son talent musical.

*

En résumé, le thème de la manipulation renvoie à deux paliers d'investigation: un palier intra-subjectif et un autre, intersubjectif. La majorité des analyses développent le deuxième palier, interactionnel, même si on n'oublie pas pour autant de signaler l'importance du premier. En effet, l'angle intra-subjectif des artifices manipulateurs, ou l'auto-manipulation, est un ressort **central** de la manipulation exercée par l'extérieur. Le sujet qui, sur sa scène psychique, pratique un vrai dialogue avec ses «voix» désirantes, tolère leur propension à la ruse, accepte la négociation sous l'*arbitrage* de son propre jugement, ressent les bienfaits aussi bien de l'intuition que de la raison et risque moins de se faire piéger tout d'abord par soi-même, mais aussi, conséquemment, par l'environnement communicationnel.

Certes, le risque de se faire manipuler en principal par soi-même ne disparaît pas complètement, étant donné le poids du principe de plaisir par rapport au principe de réalité; les stratégies défensives «invisibles», agissant au service du seul plaisir, ont à tout moment l'habileté à prendre le dessus, à endosser le masque du jugement, à assoupir ainsi la lucidité du conscient et à lui imposer un discours explicatif (justificatif) qu'il croit parfaitement vrai. Malgré sa connaissance de lui-même et, surtout, son sens critique à son égard, le Neveu de Rameau, réinventé par Diderot, ne se rend pas compte qu'il se leurre lui-même lorsqu'il projette sur l'extérieur la cause primordiale de son échec social. Cette projection protectrice est assez subtile, elle revêt la forme d'un discours logique, d'une

vraisemblance argumentative, dont manque pourtant un chaînon - l'essentiel: sa part de responsabilité. Se voir en position d'auteur de son propre échec, ce serait trop difficile à supporter, d'où la manœuvre défensive de son préconscient. Le Philosophe la déjoue par un changement de niveau d'approche qui contre les arguments du Neveu issus d'un cadrage fataliste, tout en mettant en lumière que c'est lui-même qui a tissé une bonne partie de son misérable destin.

Références bibliographiques

1. Bloch, H. *et al.* (2002), *Dictionnaire fondamental de la psychologie*, Larousse, Paris
2. Breton, Philippe (2008), *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter*, La Découverte, Paris
3. Buffat, Marc (1991), «La loi de l'appétit», in A.-M. Chouillet, *Autour du «Neveu de Rameau» de Diderot*, Librairie Honoré Champion, Éditeur, Paris, pp. 37-57
4. D'Almeida, Fabrice (2005), *La manipulation*, PUF, Paris
5. Diderot, Denis (éd. 1983), *Le Neveu de Rameau*, Flammarion, Paris
6. Freud, Sigmund (éd. 1995), *L'avenir d'une illusion*, PUF, Paris
7. Korff Sausse, Simone (2001), *Dialogue avec mon psychanalyste*, Hachette Littératures, Paris
8. Messinger, Joseph (2006), *Ces gestes qui manipulent, ces mots qui influencent. Décodez les gestes et les mots de la manipulation*, First Éditions, Paris
9. Meyer, Michel (1993), *Questions de rhétorique: langage, raison et séduction*, Librairie Générale Française, Paris